



Au-delà de la norme : Proust et l'hétérosexualité

Stéphane Chaudier

► To cite this version:

Stéphane Chaudier. Au-delà de la norme : Proust et l'hétérosexualité. C. Deschamps, L. Gaissad, C. Taraud (dir.), introduction d'Alain Corbin. Hétéros, discours, lieux, pratiques, EPEL, p. 29-44, 2009, 978-2354270049. hal-01676882

HAL Id: hal-01676882

<https://hal.science/hal-01676882>

Submitted on 6 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Au-delà de la norme : Proust et l'hétérosexualité », *Hétéros, discours, lieux, pratiques* (C. Deschamps, L. Gaissad, C. Taraud, dir., introduction d'Alain Corbin), EPEL, Paris, 2009, p. 29-44.

Auteur : Stéphane Chaudier, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, sexualité, hétérosexualité,

Résumé : Étudier l'hétérosexualité dans une œuvre écrite par un homosexuel ne va de pas de soi : peut-on aller au-delà de l'explication (apparemment simple) du paravent, selon laquelle l'hétérosexualité apparaît comme la pure « transposition » de l'homosexualité, interdite de représentation ? Mais précisément, l'homosexualité acquiert, dans *La Recherche*, droit de visibilité. Alors qu'il existe de nombreux et de forts ouvrages sur Proust et les homosexualités, rien, en revanche sur l'hétérosexualité – comme si la question se résolvait dans les analyses (de Proust, puis de ses commentateurs) sur l'amour et la jalousie. Peut-on attendre d'un roman qu'il éclaire une notion aussi problématique que l'hétérosexualité ? De quelle autorité peut se prévaloir un texte de *fiction*, lui dont on sait à quel point il est informé par des représentations collectives préexistantes, qu'il véhicule avec plus ou moins d'esprit critique ? Comment fonder la légitimité de Proust à intervenir dans le débat sur l'hétérosexualité – alors même que ce mot, attesté dès 1894, n'apparaît pas dans *La Recherche* ? Je voudrais m'en remettre au pouvoir d'invention du romancier ; à son aptitude à construire ou rapporter des « cas » problématiques pour les soumettre au jugement du public ; à cette perpétuelle confrontation des expériences à laquelle invite tout texte narratif ; bref, à cet empirisme assumé qui définit, je crois, la contribution majeure du roman à la constitution d'un savoir. Mais de quel savoir s'agit-il ? Quel crédit peut-on lui faire ? Quels gains peut-on en attendre ?

Au-delà de la norme : Proust et l'hétérosexualité

Même parfaitement documentée, une enquête historique sur les homosexualités et leur inscription dans le monde de la culture revêt presque inévitablement un aspect militant. Elle montre comment se construisent les représentations des sexualités dites marginales ; comment un groupe social dominant les agence pour imposer ses valeurs et ses normes, pour renforcer les interdits et les tabous ; comment la description de ce qu'il tient pour son « autre », son « envers », « son dehors » se transforme en pièce à conviction, destinée à instruire un procès à charge. À cette phase critique, démystificatrice, l'enquête opposera les efforts louables, plus ou moins aboutis, de ces sexualités pour construire une représentation plus « authentique » d'elles-mêmes, de leurs identités ou de leurs pratiques. Mais pour l'hétérosexualité, rien de tel. Le schéma binaire – stigmatisation / libération – qui sous-tend le récit d'émancipation est ici caduc. Le cas se complique quand il s'agit d'étudier l'hétérosexualité dans une œuvre écrite par un homosexuel : peut-on aller au-delà de l'explication (apparemment simple) du paravent, selon laquelle l'hétérosexualité apparaît comme la pure « transposition » de l'homosexualité, interdite de représentation ? Mais précisément, l'homosexualité acquiert, dans *La Recherche*, droit de visibilité. Alors qu'il existe de nombreux et de forts ouvrages sur Proust et les homosexualités, rien, en revanche sur l'hétérosexualité – comme si la question se résolvait dans les analyses (de Proust, puis de ses commentateurs) sur l'amour et la jalousie.

Et d'ailleurs, peut-on attendre d'un roman qu'il éclaire une notion aussi problématique que l'hétérosexualité ? De quelle autorité peut se prévaloir un texte de *fiction*, lui dont on sait à quel point il est informé par des représentations collectives préexistantes, qu'il véhicule avec plus ou moins d'esprit critique ? Comment fonder la légitimité de Proust à intervenir dans le

débat sur l'hétérosexualité – alors même que ce mot, attesté dès 1894, n'apparaît pas dans *La Recherche* ? Je voudrais m'en remettre au pouvoir d'invention du romancier ; à son aptitude à construire ou rapporter des « cas » problématiques pour les soumettre au jugement du public ; à cette perpétuelle confrontation des expériences à laquelle invite tout texte narratif ; bref, à cet empirisme assumé qui définit, je crois, la contribution majeure du roman à la constitution d'un savoir. Mais de quel savoir s'agit-il ? Quel crédit peut-on lui faire ? Quels gains peut-on en attendre ?

L'anecdote ou la problématique de l'empirisme

Contrairement aux romanciers réalistes, Proust n'explique jamais sa méthode de travail ; les règles qui régissent la mise en relation du fait particulier et de la loi générale restent obscures. C'est pourquoi, dans *La Recherche*, la prétention du romancier à atteindre une quelconque certitude est d'autant plus sujette à caution qu'elle est sans cesse affirmée. Mais jugeons sur pièce :

Quant au genre d'amours que Saint-Loup avait hérités¹ de M. de Charlus, un mari qui y est enclin fait habituellement le bonheur de sa femme. C'est une règle générale à laquelle les Guermantes trouvaient le moyen de faire exception parce que ceux qui avaient ce goût voulaient faire croire qu'ils avaient au contraire celui des femmes. Les Courvoisier en usaient plus sagement. Le jeune vicomte de Courvoisier se croyait seul sur la terre et depuis l'origine du monde à être tenté par quelqu'un de son sexe. Supposant que ce penchant lui venait du diable il lutta contre lui, épousa une femme ravissante, lui fit des enfants. Puis un de ses cousins lui enseigna que ce penchant est assez répandu, poussa la bonté jusqu'à le mener dans des lieux où on pouvait le satisfaire. M. de Courvoisier n'en aima que plus femme, redoubla de zèle prolifique, et elle et lui étaient cités comme le meilleur ménage de Paris².

On a toutes les raisons de se méfier d'une telle anecdote : le contexte ouvertement déductif peut faire penser que le récit a été fabriqué en vue d'illustrer la loi qui le précède – et qui est un paradoxe. Par ailleurs, l'historiette ménage un point aveugle : le romancier ne consent pas à entrer dans l'intimité du personnage féminin ; le point de vue de la vicomtesse de Courvoisier disparaît dans l'*aura* publique qui enveloppe le couple³. On soupçonne enfin que la tolérance morale dont fait preuve le texte s'explique en grande partie par le fait que le principal intéressé est un homme. Mais malgré tout, l'essentiel n'est peut-être pas là.

Ce texte apparemment léger me paraît en effet plus sérieux qu'il ne semble. Il montre comment la possibilité du bonheur résulte de la suspension de tout jugement normatif, mais aussi de toute désignation taxonomique, dès lors qu'il est question de sexualité. En découvrant son « penchant », le jeune vicomte éprouve d'abord une sorte de terreur religieuse. L'intervention de son cousin apparaît comme une initiative salutaire : il « poussa la bonté jusqu'à le mener dans des lieux où on pouvait le satisfaire ». Proust emploie le mot « bonté » et non celui de « vice ». L'expression « lieux » est une périphrase qui gaze, comme on disait autrefois, l'immoralité de la situation. Doit-on lire ces figures comme des euphémismes qui parodient la littérature libertine ? Ne peut-on pas, au contraire, y déceler une tentative pour démystifier la prétendue perversité de telles pratiques ? Faut-il mettre sur le compte de l'ironie la chute qui, non sans humour, fait dépendre le surcroît de bonheur du couple de la satisfaction

¹ L'emploi du masculin ne peut pas être tenu pour significatif, car Proust emploie indifféremment « amours » au masculin et au féminin.

² *Le temps retrouvé, À la recherche du temps perdu*, nouvelle édition en quatre volumes dirigée par J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1987-1989, IV, pp. 283-284. La référence est désormais abrégée en *RTP*, suivie du tome en chiffres romains, et de la page en chiffres arabes.

³ C'est une constante dans *La Recherche* : il n'y a que l'homme qui soit susceptible de tenir un discours sur ce qui fondamentalement concerne les hommes et les femmes.

des appétits homosexuels du mari ? Il me semble au contraire que le texte plaide en faveur d'un principe assez sage : la compatibilité des sexualités, et leur articulation souple. La détermination des comportements reste, il est vrai, assez conventionnelle : d'une part, le cadre conjugal ; et d'autre part, la pratique clandestine du mari, à la fois cachée et assumée.

Dira-t-on que la norme hétérosexuelle n'est ici qu'un paravent, qu'une contrainte à laquelle l'individu « atypique » doit sacrifier ? Le texte insiste au contraire sur le fait que le vicomte aime sa femme ; il semble avoir trouvé les conditions d'un véritable épanouissement dans ce partage des identités. Or c'est peut-être une telle liberté de manœuvre qu'interdisent les mots semi savants de « hétéro » et « homosexualité » : ces mots supposent en effet que les individus coïncident avec une norme préexistante. Le vicomte est-il hypocrite ? Il dissimule une vérité que presque personne, dans son entourage, ne pourrait admettre ; mais il est assez intelligent pour ne pas faire payer à cet entourage le coût affectif d'une telle dissimulation. Le mot « bissexualité » ne semble pas non plus convenir au cas présenté : car le vicomte ne paraît pas être attiré indifféremment par les hommes ou les femmes ; il n'aime, dit-on, que sa femme ; mais il désire aussi ces hommes rencontrés au bordel et pour lesquels, sans doute, il n'éprouve pas d'amour. Est-il homosexuel ? Est-il hétérosexuel ? Le texte de Proust est plus modeste : il se contente des mots « penchant », « goût », sans se risquer à caractériser les individus par leurs comportements en matière de sexualité.

Changeons de cap. Une nouvelle anecdote montre le goût de Proust pour les situations limites, qui brouillent les frontières de ce qu'il est convenu d'appeler « hétérosexualité » :

Quelquefois Rachel revint assez tard dans la soirée pour demander à son ancien amant la permission de dormir à côté de lui jusqu'au matin. C'était une grande douceur pour Robert, car il se rendait compte tout de même combien ils avaient vécu intimement ensemble, rien qu'à voir que, même s'il prenait à lui seul une grande moitié du lit, il ne la dérangeait en rien pour dormir. Il comprenait qu'elle était, près de son corps, plus commodément qu'elle n'eût été ailleurs, qu'elle se retrouvait à son côté – fût-ce à l'hôtel – comme dans une chambre anciennement connue où l'on a ses habitudes, où on dort mieux. Il sentait que ses épaules, ses jambes, tout lui, étaient pour elle, même quand il remuait trop par insomnie, ou travail à faire, de ces choses si parfaitement usuelles qu'elles ne peuvent gêner et que leur perception ajoute encore à la sensation du repos⁴.

C'est une des très rares pages dans *La Recherche* où la force du lien se mesure non à l'intensité des souffrances vécues mais à la douceur d'une intimité partagée. Le paradoxe éclate ; renonçant à la sexualité, à la vie commune, les deux personnages renoncent aussi aux rapports de domination ; c'est dans l'après-coup de leur relation que se révèle la possibilité de l'amour. Pour rendre compte de cette page, dira-t-on qu'elle analyse une manifestation de l'habitude ? Non. Quand ils vivent sous le régime de l'habitude, les personnages de Proust n'ont plus conscience de ce qu'ils font ; ils n'éprouvent plus rien. Or rien de tel, ici : Saint-Loup goûte au contraire le plaisir de sentir que son propre corps a perdu toute étrangeté pour Rachel. Jamais il n'a été plus proche de la vie intime de ce corps de femme ; jamais il n'a mieux perçu son intériorité. Pourtant, ce moment où l'amour se découvre échappe à la prise du mot « hétérosexualité ». Il n'est plus question de « sexualité » ; celle-ci n'est présente qu'à titre de passé révolu ; la conséquence qu'elle engendre, cette intimité entre anciens amants, ne dit rien de ce qu'elle fut. Il n'est pas davantage question de différence entre les corps, mais de compréhension mutuelle : la chambre de Robert implique la coprésence des anciens amants, qui se fondent harmonieusement dans ce tout, dans cet espace intime qui est aussi une création du temps.

Ces deux exemples font pressentir la nécessité d'une définition. Qu'est-ce qu'un rapport hétérosexuel – puisqu'il ne suffit pas, entre un homme et une femme, d'un lien affectif ou charnel, fût-il très fort, pour qu'on puisse parler d'hétérosexualité ? Le roman parvient-il à

⁴ *Le Côté de Guermantes*, RTP, II, 645.

cerner et à construire un objet qu'il ne nomme pas hétérosexualité – mais que le lecteur peut désigner comme tel sans trahir le texte ? Il semble que l'immense matière des analyses proustiennes s'éclaire et se structure grâce à deux distinctions, subtilement engrenées l'une dans l'autre. La première consiste à départager le champ propre de la sexualité de celui de l'amour. La seconde consiste à déterminer si, dans le champ de la sexualité, Proust tend à différencier des comportements spécifiques aux hétérosexuels et aux homosexuels, en dehors bien entendu de quelques « attitudes » stéréotypées, manifestement étrangères à la véritable nature des phénomènes. Dans le cas contraire, on serait fondé à penser que la nature des sexes mis en jeu dans une relation n'a strictement aucun sens – aucune pertinence explicative pour rendre compte de cette relation. Cet indifférentialisme peut-il être tenu comme l'horizon épistémologique vers lequel tendent les analyses de Proust ?

À la recherche des distinctions fondatrices

En quoi le domaine de l'amour se distingue-t-il de celui de la sexualité ? Un trait suffit à les partager. Le monde de l'amour est, pour Proust, celui de l'impossible réciprocité des sentiments ; c'est en amour et en amour seulement que s'exerce la loi de l'incommunicabilité entre les êtres. L'amour est en effet presque toujours identifié à une volonté de domination ; il s'agit d'emprisonner l'autre pour empêcher les débordements (plus ou moins imaginaires) que le jaloux lui prête. Charlus, homosexuel, est aussi despotique que le sont Swann ou le Narrateur. Inquisiteur, l'amoureux proustien suscite presque inévitablement des êtres de fuite, qui se dérobent à son emprise. En revanche, dans le champ de la sexualité, la compréhension mutuelle est presque toujours de règle :

[...] dès que Swann eut, en serrant la main de la marquise, vu sa gorge de tout près et de haut, il plongea un regard attentif, sérieux, absorbé, presque soucieux, dans les profondeurs du corsage, et ses narines, que le parfum de la femme grisait, palpitèrent comme un papillon prêt à aller se poser sur la fleur entrevue. Brusquement, il s'arracha au vertige qui l'avait saisi, et même M^{me} de Surgis elle-même, quoique gênée, étouffa une respiration profonde, tant le désir est parfois contagieux⁵.

Malade, Swann promène dans le salon de la princesse de Guermantes le visage même de la mort. Et c'est pourtant cette ombre sans séduction qui parvient à transmettre l'étincelle du désir à la resplendissante M^{me} de Surgis. La sexualité définit le monde où le partage et la certitude sont possibles : car il est très difficile au corps de dissimuler le trouble qu'il ressent à la présence d'un autre corps. Mais cette intercompréhension n'est pas l'apanage des hétérosexuels : « l'attitude de M. de Charlus ayant changé, celle de Jupien se mit aussitôt, selon les lois d'un art secret, en harmonie avec elle⁶ ». Les corps qui s'attirent sont voués à se rencontrer. Cette loi salutaire, le héros ne la découvre que trop tard, quand il n'est plus temps :

« Vous parliez l'autre jour du raidillon. Comme je vous aimais alors ! » Elle me répondit : « Pourquoi ne me le disiez-vous pas ? je ne m'en étais pas doutée. Moi je vous aimais. Et même une fois je me suis jetée à votre tête. [...] »

Et tout d'un coup je me dis que la vraie Gilberte, la vraie Albertine, c'étaient peut-être celle qui s'étaient au premier instant livrées dans leur regard, l'une devant la haie d'épines roses, l'autre sur la plage. Et c'était moi qui n'ayant pas su le comprendre, [...], après tout un intervalle où par mes conversations tout un entre-deux de sentiment leur avait fait craindre d'être aussi franches que dans la première minute, avais tout gâté par ma maladresse. Je les avais ratées [...] ⁷.

⁵ *Sodome et Gomorrhe*, RTP, III, 106.

⁶ *Ibid.*, RTP, III, 6.

⁷ *Albertine disparue*, RTP, IV, 269-270.

Le timide intimide : il oblige à dissimuler un désir qui ne demandait qu'à paraître. Mais cette peur de la sexualité est étrangère à la nature même de la sexualité. Bloch le sait bien, qui clairotte que « les femmes ne demandaient jamais mieux que de faire l'amour⁸ », idée sommaire que le Narrateur reformule de façon à la fois plus sobre et (selon moi) plus juste : « le bonheur, la possession de la beauté ne sont pas choses inaccessibles et [...] nous avons fait œuvre inutile en y renonçant à jamais⁹ ».

En quoi consiste, selon Proust, le propre de l'hétérosexualité ? Pour le comprendre, il faut régler la question de l'encombrante référence à la nature, idée avec laquelle Proust noue une étrange alliance. L'ouverture de *Sodome et Gomorrhe* compare la « conjonction » Charlus-Jupien à la fécondation d'une orchidée par un bourdon. L'homosexualité y est donc montrée comme un phénomène naturel – qu'on peut décrire en botaniste positiviste, sans qu'il soit besoin de se scandaliser¹⁰. Mais cette naturalisation du désir homosexuel a un coût ; pour détacher le désir homosexuel du jugement moral, Proust choisit d'en faire une variante du désir hétérosexuel : « tout être suit son plaisir ; et si cet être n'est pas trop vicieux, il le cherche dans un sexe opposé au sien¹¹ ». De cela, il découle que l'homosexuel est une femme logée par accident dans un corps d'homme. Mais cette théorie ne tient pas : car si la femme incorporée dans un homme recherche un homme dont la nature est justement d'aimer les femmes, alors le rapport homosexuel devient impossible : les homosexuels seraient des « amants à qui est presque fermée la possibilité de cet amour¹² ». Le narrateur le reconnaît : cette théorie est absurde ; elle est démentie par l'expérience, qui montre la multiplicité des relations homosexuelles.

La piste de la nature doit être abandonnée. Aucun type d'amour ne peut revendiquer une conformité exclusive ou même seulement privilégiée avec la nature. L'hétérosexualité ne peut pas non plus se réclamer de la valeur de la différence : pour qui veut bien la voir, il y a en effet autant de différence entre un homme et une femme qu'entre deux hommes. « Les ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs [...] ne me semblaient pas plus merveilleuses que l'existence de la sous-variété d'invertis destinée à assurer les plaisirs de l'amour à l'inverti devenant vieux¹³ ». La locution de « sous-variété » le montre : tout dépend de la façon dont on appréhende la notion de « différence ». Si elle se mesure en termes statiques de classification, deux invertis appartenant à deux « sous-variétés » distinctes appartiennent néanmoins à la même classe et sont donc moins différents entre eux qu'un homme et qu'une femme. Mais si la notion de « différence » s'appréhende en termes vitalistes ou dynamiques d'obstacles à vaincre pour que la conjonction amoureuse se fasse, alors, la différence entre les deux invertis est nettement plus grande que celle qui sépare un homme et une femme. La notion de différence apparaît trop labile pour pouvoir être pertinente.

Tel est le paradoxe de *Sodome et Gomorrhe* : au moment où le texte fait briller de mille feux la découverte d'un phénomène posé comme superlativement « étrange » – l'homosexualité masculine – les arguments destinés à créer une frontière entre homosexualité et hétérosexualité se réduisent comme peau de chagrin. Les deux autorités invoquées – la norme morale et la norme naturelle – vacillent ; et elles vacillent d'autant plus que la stérilité biologique inhérente

⁸ *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, RTP, I, 565.

⁹ *Ibid.*, pp. 565-566.

¹⁰ Dans une parenthèse, Proust refuse d'assumer « la moindre prétention scientifique de rapprocher certaines lois de la botanique et ce qu'on appelle parfois fort mal homosexualité » et limite la portée de son texte : il ne s'agirait que d'« une simple comparaison », que le romancier prend néanmoins plaisir à la filer. Cette figure n'est-elle donc qu'un ornement, dénué de la moindre valeur heuristique ? Le lecteur reste libre de se déterminer comme il l'entend – et de prendre à la lettre la modestie très rhétorique qu'affiche le texte.

¹¹ *Sodome et Gomorrhe*, RTP, III, 23.

¹² *Ibid.*, p. 17. L'argument est repris p. 32 : M. de Charlus « recherche essentiellement l'amour d'un homme aimant les femmes (et qui par conséquent ne pourra pas l'aimer) ».

¹³ *Sodome et Gomorrhe*, RTP, III, 29-30.

à l'union homosexuelle la rapproche des amours hétérosexuelles, telles que Proust les représente. Il y a en effet un problème humain absent de *La Recherche* : celui de la reproduction. Odette et Swann sont le seul couple qui procréé ; les Verdurin, pas plus que les Guermantes, n'ont d'enfant. L'arrivée de Gilberte est passée sous silence ; les personnages sont montrés selon la manière dont ils entrent dans la vie du Narrateur mais jamais selon la manière dont ils entrent dans la vie – comme si, à ce sujet, la curiosité ou le savoir du romancier étaient nuls. S'il y a un impensé dans *La Recherche*, c'est celui qui porte non sur l'hétérosexualité, mais sur le statut de parent et sur le bouleversement que la venue d'un enfant provoque dans un couple. Cette question est évacuée sur le mode d'un humour que le texte lui-même invite à considérer comme assez douteux :

- « Ce pauvre général, il a encore été battu aux élections, dit la princesse de Parme pour changer de conversation.
- Oh ! ce n'est pas grave, ce n'est que la septième fois » dit le duc [...]. « Il s'est consolé en voulant faire un nouvel enfant à sa femme.
- Comment ! Cette pauvre M^{me} de Monserfeuil est encore enceinte, s'écria la princesse.
- Mais parfaitement, répondit la duchesse, c'est le seul *arrondissement* où le pauvre général n'a jamais échoué¹⁴. »

L'univers mondain est celui du rite ; or rien ne menace le monde parfait des formes comme l'irruption sauvage de la vie, les naissances ou la mort. Les Guermantes sont les gardiens de l'ordre mondain. C'est pourquoi ils sont très hostiles à l'enfantement. Ils le considèrent comme une prouesse dérisoire, digne des *prolétaires*. Et c'est peut-être à cette parole mondaine dévaluée que Proust confie le soin d'exprimer, ou mieux de conjurer, le point aveugle de sa réflexion.

Résumons l'acquis. L'absence d'enfant – ou du moins de toute problématique liée à son apparition dans une vie humaine – contribue à amenuiser encore davantage la frontière entre homo et hétérosexualité. Si, selon Proust, il subsiste pourtant une différence entre ces deux types d'amour, celle-ci n'est jamais présentée par le texte comme une réalité empirique, comme un donné naturel, mais bien comme une projection fantasmatique, comme une représentation, dont le texte va décrire la construction, les ressorts et les enjeux. La question est alors celle du degré de « vérité » auquel peut prétendre cette modélisation de la réalité par un imaginaire d'écrivain.

Le paradoxe proustien

Le tronc de la sexualité se sépare en deux branches : l'homosexualité, l'hétérosexualité. Les uns cherchent ou tolèrent des partenaires du même sexe¹⁵ ; les autres, du sexe opposé. Comme toutes les frontières, la séparation entre ces deux modalités de la sexualité est traversée en tous sens. Dès qu'il est question de frontières, c'est l'étanchéité (et non la porosité) qui fait figure d'exception. De même, dès qu'il est question d'identité, c'est l'unicité (et non l'hybridité ou le mélange) qui contrevient à la loi générale. La transgression constitue la norme des comportements humains, dans les romans, comme dans la réalité ; mais souvent ces transgressions ne sont guère visibles parce qu'elles ne sont pas revendiquées (pour des raisons bien compréhensibles de prudence) par ceux qui les commettent ; elles sont donc sous-estimées. Ces observations empiriques sont bien triviales ; mais là où Proust est singulier, c'est lorsqu'il

¹⁴ *Le Côté de Guermantes*, RTP, III 801-802.

¹⁵ Dans *Proust lesbien* (*Proust's Lesbianism*, Cornell University Press, 1999, traduit en français par Guy Le Gaufey, Paris, EPEL, 2004, préface d'A. Compagnon), Elisabeth Ladenson tend à faire des « gomorrhéennes » les véritables incarnation de l'homosexualité, puisqu'elles seules recherchent la « mêmété », tandis que les « sodomites », âmes féminines dans des corps d'hommes, resteraient soumis à la loi hétérosexuelle de la recherche du différent.

infléchit la normativité hétérosexuelle dans le sens imprévu d'une recherche de l'abjection¹⁶. Dans *La Recherche*, l'hétérosexualité qui incarne la norme ne le fait qu'à titre de fiction ; car en réalité, les amants proustiens recherchent l'abjection ; et tout autant que les homosexualités, l'hétérosexualité manifeste aussi, à sa manière, la propension inévitable de la sexualité à l'anomie. Discreditée sur le plan moral, l'hétérosexualité est donc réhabilitée sur le plan poétique et cognitif : car la recherche de l'abjection est, pour Proust, une tentative de prendre la mesure des possibilités de l'être humain. Comment se construit, comment se justifie, cette articulation paradoxale entre monstruosité et hétérosexualité ?

Publié en revue en 1896, jamais réédité du vivant de Proust, *L'Indifférent* est une courte nouvelle dont le héros, Lepré, désiré par une femme éminemment désirable, se dérobe. La raison en est révélée par un tiers :

Lepré est un charmant garçon, mais qui a un vice. Il aime les femmes ignobles qu'on ramasse dans la boue et il les aime follement ; parfois il passe ses nuits dans la banlieue ou sur les boulevards extérieurs au risque de se faire tuer un jour, et non seulement il les aime follement, mais il n'aime qu'elles. La femme du monde la plus ravissante, la jeune fille la plus idéale lui est absolument indifférente¹⁷.

L'onomastique est transparente ; Lepré est un lépreux, affligé d'une lèpre morale. On le côtoie, car il est charmant, mais on ne peut le toucher – car il est *tabou*. L'homme social est une forme vide ; l'essentiel se situe sur une autre scène, où l'on risque sa vie *pour* l'abjection. La parole informative du témoin situe cette abjection dans le lointain ; la perspective objectiviste est presque rassurante. Tout le mouvement romanesque consiste, chez Proust, à rapprocher l'abjection pour la confondre avec l'entier de la vie intérieure ; cette évolution décisive s'opère dès 1896, dans « La fin de la jalousie ». Honoré et Françoise forment un couple de parfaits amants ; cette plénitude est telle qu'elle inquiète Honoré. Il soupçonne cet amour d'être factice ; il imagine pour leur relation une noble fin – l'amitié préservée dans la séparation ; mais comme toute représentation, celle-ci est viciée par la mauvaise foi. La vérité appartient à l'affect qui ébranle la chair, à l'emprise puissante de laquelle le sujet ne peut se soustraire. Cette puissance, c'est bien sûr la souffrance.

La vérité arrive par le phénomène douloureux qui identifie le désir et l'abjection. Ainsi, un tiers, ignorant la situation d'Honoré, lui confie ce qu'il sait – ou prétend savoir – de sa maîtresse :

« [...] tenez, il y avait ce soir quelqu'un qui se l'est fortement payée, je crois que c'est incontestable, c'est ce petit François de Gouvres. Il dit qu'elle a un tempérament ! Mais il paraît qu'elle n'est pas bien faite. Il n'a pas voulu continuer. Je parie que par plus tard qu'en ce moment elle fait la noce quelque part. Avez-vous remarqué comme elle quitte toujours le monde de bonne heure¹⁸ ?

Pourquoi se fier à cette parole de viveur, peut-être dictée par la médisance ? Elle indique la pente qu'emprunte irrésistiblement, chez Proust, le désir hétérosexuel. La chose est très clairement dite : « pour créer un objet à sa jalousie, il lui semblait par moments que c'était son propre mensonge et sa propre sensualité qu'il projetait en Françoise¹⁹ ». C'est pourquoi « cette souffrance n'aurait pas cessé de lui faire mal quand même on lui eût démontré qu'elle était sans raison²⁰ ». Le désir est habité par un fantasme positiviste : l'amant jaloux rêve la factualité de l'abjection ; celle-ci serait inscrite dans un être ou dans un lieu déterminés ; elle résiderait par exemple dans une femme hyperboliquement vicieuse, prostituée dissimulée sous la belle

¹⁶ Sur cette notion, voir Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur, Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, repris en collection « Points essais ».

¹⁷ *Les Plaisirs et les Jours* suivi de *L'Indifférent* et autres textes, édition de Thierry Laget, Paris, Gallimard, coll. « folio », p. 266.

¹⁸ « La Fin de la jalousie », dans *Les Plaisirs et les Jours*, ouvrage cité, pp. 218-219.

¹⁹ *Ibid.*, p. 221.

²⁰ *Id.*

apparence de l'ange ou de la mondaine ; elle se donnerait libre cours dans les quartiers populaires, ces marges dangereuses du Paris policé de la Belle Époque. L'abjection est le ressort intime du désir. Les enquêtes des jaloux sont toujours d'in vraisemblables compromis entre le désir de savoir, de toucher du doigt l'abjection réelle ou supposée, niée ou exagérée – vénalité d'Odette, lesbianisme d'Albertine – et le désir de ne rien savoir, de préserver l'innocence la femme, comme s'il fallait, pour entretenir le désir, le moteur de l'inquiétude, de l'incertitude déchirante, chérie et maintenue comme telle. Dès lors, l'abjection n'est plus vécue – comme elle l'est par Lepré ; elle devient fantasmée.

On peut s'efforcer reconstituer la genèse de l'hétérosexualité proustienne. Certes, du point de vue social, l'hétérosexualité se donne pour une norme, jalouse et contraignante, comme l'est le Dieu d'Israël. Mais les artefacts sociaux peuvent-ils prétendre épuiser le sens de ce que vivent les hommes ? Proust ne le croit pas. Dans le rêve se découvre une autre origine, à la fois plus archaïque, plus vivace, et que la norme sociale voudrait recouvrir :

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien sa propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée il y a quelques instants à peine [...] ²¹.

À la fois cause et conséquence, la femme du rêve est formée par le plaisir qu'elle provoque ; dans cette indistincte genèse, une idée toutefois s'impose : la femme est créée à partir du corps de l'homme ; sa chaleur est celle que lui donne le rêveur. Mais que signifie exactement cette « fausse position de la cuisse » ? Quel est le symbole qui se cache sous une telle indication ? Quelle valeur psychologique donner à cette énergie toute matérielle de la chaleur ? Cette indécision nourrit les représentations de l'hétérosexualité dans *La Recherche*.

La branche hétérosexuelle du désir engendre elle-même deux rameaux ; le premier procède du désir de vivre l'hétérosexualité conformément aux prescriptions de la norme. Le second, qui se greffe sur ce sage surgeon et finit par l'étouffer, retrouve les énergies primordiales du rêve. C'est alors que l'amour qui devait servir la norme s'infléchit selon la pente fatale de l'abjection. Pour l'hétérosexuel proustien, la femme finit en effet toujours par être la porte qui s'ouvre sur Gomorrhe, sur la foule indistincte des femmes jouissant d'elles et entre elles. Le sujet masculin ne peut en effet s'empêcher de considérer cette masse de corps surexcités comme l'expression du désir de l'autre, c'est-à-dire de la femme elle-même. Ce désir fascinant à la fois sollicite et exclut l'amant ; tous les signes qu'émet la femme, tous les événements de l'amour, tout le conduit vers ce désir et tout, pourtant, le rend impossible ; sans cesse différée, sa réalisation est à jamais empêchée.

L'anomie hétérosexuelle

Swann, le Narrateur, Basin de Guermantes sont d'excellents exemples du dévoiement « monstrueux » de la norme hétérosexuelle ²². Après avoir épuisé les charmes de la brillante

²¹ *Du côté de chez Swann*, RTP, I, 4-5. J'ai déjà commenté ce texte dans *Proust et le langage religieux, La cathédrale profane*, Paris, Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2004, p. 378. Voir aussi la très suggestive étude qu'en donne Raymonde Coudert dans *Proust au féminin*, Paris, éditions Grasset-Fasquelle / Le Monde de l'Éducation, 1998.

²² Il paraît étrange d'associer le duc de Guermantes aux deux héros qui symbolisent l'amour hétérosexuel dans *La Recherche*. Mais l'évolution de ce personnage est exemplaire. Avec un plaisir non dissimulé, le roman commence par construire la figure hyperboliquement normative du désir comblé ; les innombrables conquêtes féminines de Basin sont un hymne adressé à la puissance du mâle et du grand seigneur, qui se superposent l'une à l'autre et se démultiplient. Dans le salon de sa femme, « une ou deux très belles femmes [...] n'avaient de titre à être là que leur beauté, l'usage qu'avait fait d'elle M. de Guermantes, et desquelles la présence révélait aussitôt, comme dans d'autres salons tels tableaux inattendus, que dans celui-ci le mari était un ardent appréciateur des grâces féminines » (*Le Côté de Guermantes*, RTP, II, 769-770). Mais Basin, pas plus que les autres, n'échappe à la loi qui infléchit l'hétérosexualité triomphante vers son envers infernal, et qui constitue, selon Proust, sa cruelle

cohorte de duchesses dont la conquête pouvait servir sa carrière mondaine, Swann préfère s'en tenir à « la beauté d'une petite ouvrière fraîche et bouffie comme une rose²³ ». Alors que, par son désir, Swann se décline, cette chair de femme épanouie marque pourtant l'emprise persistante de la norme : une femme si conventionnellement désirable – selon les canons de l'époque – ne peut être un danger bien sérieux. La laideur d'Odette – « les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes, parfois piquées de petits points rouges²⁴ » – est déjà l'indice d'une évolution en direction de la zone périlleuse de l'abjection. Sur le point de glisser, Swann se retient encore à l'image d'un amour idéalisé par la peinture ; la norme culturelle – la prétendue ressemblance d'Odette avec le type de femmes peintes par Botticelli – dissimule pour un temps encore ce qui attire Swann. Mais la vérité éclate dès que l'amour (irréel car création de la pure pensée) se change en souffrance. Swann arpente un Paris obscur, à la recherche d'Odette :

D'ailleurs on commençait à éteindre partout. Sous les arbres des boulevards, dans une obscurité mystérieuse, les passants plus rares erraient, à peine reconnaissables. Parfois l'ombre d'une femme qui s'approchait de lui, lui murmurant un mot à l'oreille, lui demandant de la ramener, fit tressaillir Swann. Il frôlait anxieusement tous ces corps obscurs comme si parmi ses fantômes des morts, dans le royaume sombre, il eût cherché Eurydice²⁵.

Le destin de l'hétérosexualité se réalise dans la descente aux Enfers. Les individus perdent leurs contours rassurants, leur identité. Bientôt, les femmes ne sont plus que des ombres, des corps obscurs. La série des imparfaits évoque le glissement continu des êtres sur point de se changer en fantômes ; inattendu, déchirant la trame verbale, un passé simple – « fit tressaillir » – restitue par sa brutalité les accès d'angoisse qui étreignent Swann. Cette peur incontrôlable est à mettre sur le compte d'une mystérieuse intuition : alors qu'il ne l'a pas encore possédée et que déjà elle le trompe, Swann pressent en Odette la figure emblématique de l'abjection hétérosexuelle : la femme identifiée à une foule anonyme, inquiétante ou hostile, ou tout simplement innombrable :

Mais ne l'avais-je pas deviné dès le premier jour à Balbec ? N'avais-je pas deviné en Albertine une de ces filles sous l'enveloppe charnelle desquelles palpitent plus d'êtres cachés, je ne dis pas que dans un jeu de cartes encore dans sa boîte, que dans une cathédrale fermée ou un théâtre avant qu'on y entre, mais que la foule immense et renouvelée ? Non pas seulement tant d'êtres, mais le désir, le souvenir voluptueux, l'inquiète de tant d'êtres²⁶.

Albertine n'est seulement une foule, elle est le désir de la foule ; elle est la foule sexualisée, vivifiée par un réseau continu de signes, d'affects, d'excitations sensorielles qui la parcourt. On peut songer au cri lyrique du poète, à ce cri de détresse, de colère et de jubilation mêlées où l'ironie corrige l'éloge paradoxal de la vitalité : « Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle / Femme impure !²⁷ ».

La somme d'Elias Canetti, *Masse et puissance*, peut éclairer le fantasme hétérosexuel proustien en en révélant le soubassement anthropologique²⁸. Mû par la terreur du contact, qui préfigure toujours une agression, l'homme ne se sent jamais autant en sécurité que plongé dans

essence. Dans *Le Temps retrouvé*, Basin devient à la fois tragique et monstrueux : ce « vieux fauve dompté » (RTP, IV, 597) séquestre Odette, sa maîtresse (RTP, IV, 593), qui le trompe quand même (RTP, IV, 595).

²³ « Un amour de Swann », RTP, I, 214.

²⁴ *Ibid.*, p. 219.

²⁵ *Id.*, p. 227.

²⁶ *La Prisonnière*, RTP, III, 601.

²⁷ Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Spleen et idéal », poème XXV, édition de John E. Jackson, Paris, « Le livre de poche classique », p. 74.

²⁸ Elias Canetti, *Masse et puissance (Masse une Macht)*, Hamburg, Claassen Verlag, 1960 pour l'édition originale, Paris, Gallimard, « coll. Bibliothèque des Sciences Humaines », 1966, pour la traduction française de R. Rovini, texte repris en poche, coll. « Tel ». Je remercie Frédéric Montfort d'avoir bien voulu attirer mon attention sur ce texte important.

la masse ; dynamique, enveloppante, gonflée par l'irrépressible désir de s'accroître, elle égalise les individus ; elle les délivre de l'épuisante obligation sociale de marquer rangs, distinctions et hiérarchies. La femme aimée symbolise cette fécondité de la masse ; mais loin de vouloir s'y fondre, le héros terrorisé et fasciné s'en détourne ; cette masse est en effet perçue comme une force hostile, déstructurante – comme une meute retournée dont l'amant proustien s' imagine être la proie. Déesse des foules, incarnant le principe de régression sociale vers la force élémentaire, l'amante proustienne agit à la manière d'un monstrueux aimant :

Comme par un courant électrique qui vous meut, j'ai été secoué par mes amours, je les ai vécus, je les ai sentis : jamais je n'ai pu arriver à les voir ou à les penser. J'incline même à croire que dans ces amours [...], sous l'apparence de la femme, c'est à ces forces invisibles dont elle est accessoirement accompagnée que nous nous adressons comme à d'obscures divinités.

Rien ne signifie mieux le débordement de la norme hétérosexuelle par le fantasme que cette profession de foi anti-rationaliste. Dans ces « forces invisibles », dans ces « obscures divinités » auxquelles le héros se résigne à croire, je propose de retrouver les figures archétypales de la masse et de meute. Il n'en reste pas moins que *La Recherche* congédie le modèle du roman d'apprentissage, pour lequel l'expression de la loi coïncide avec celle de l'expérience acquise, expérience garantie et validée par un sujet constitué dans le temps. La loi romanesque institue le caractère fondamentalement anémique de l'hétérosexualité : elle éprouve le besoin de se définir elle-même par la défaite qu'elle inflige à la pensée, donc moins comme un impensé que comme un impensable. Et pourtant, mise en œuvre par le roman, la volonté héroïque de penser par des images – ce qui définit exactement le travail de l'imaginaire – prend le relais de cette impuissance de la raison, constatée et acceptée (un peu trop facilement sans doute) par le Narrateur.

Autant que les homosexualités, l'hétérosexualité apparaît comme une pratique subversive, capable de défier la pensée rationnelle et la norme sociale. La société voue l'homosexualité à l'opprobre ; le personnage homosexuel aura donc tendance à légitimer son penchant en le rationalisant, en le sublimant. De fait, ces grands marginaux conspués ou traqués que sont les homosexuels cherchent souvent à identifier leur désir à une norme. Deux cas exemplaires nous retiendront : celui de M^{lle} Vinteuil, celui du baron de Charlus. Avant de faire l'amour avec son amie, M^{lle} Vinteuil crache sur le portrait de son père défunt, qui n'avait vécu que pour elle. Pourquoi ce rituel sadique ? Proust explique : « ce n'était pas le mal qui lui donnait l'idée du plaisir, qui lui semblait agréable ; c'est le plaisir qui lui semblait malin²⁹ ». Au moment de se livrer au plaisir, la jeune femme est à ce point lestée par le souci de la norme et par le sentiment de sa propre défaillance envers son idéal de moralité, qu'elle ne peut qu'inverser, dans une profanation, la norme en contre norme : M^{lle} Vinteuil hypostasie et objective le mal qu'elle croit commettre ; l'accomplissement homosexuel valide la norme qu'elle veut bafouer. Ce faisant, la jeune femme est tellement plongée dans l'irréalité qu'elle se rend à peine compte qu'elle s'en prend non à son père, qu'elle vénère, mais à une image, inoffensive. À la fin du roman, Mlle Vinteuil et son amie deviennent exemplairement sages³⁰.

Le cas de M. de Charlus est réglé en quelques phrases décisives. Le baron, on le sait, se fait fouetter dans un bordel pour hommes. Le Narrateur commence par estimer que le danger perpétuel encouru par l'inverti « le force à prendre la vie sérieusement », « l'empêche de

²⁹ *Du côté de chez Swann*, RTP, I, 162.

³⁰ Voir *La Prisonnière*, RTP, III, pp. 765-766 : « [...] les deux jeunes filles avaient pu trouver un plaisir dément aux profanations qui ont été racontées. L'adoration pour son père était la condition même du sacrilège de sa fille. Et sans doute, la volupté de ce sacrilège, elles eussent dû se la refuser, mais celles-ci ne les exprimaient pas tout entières. Et d'ailleurs, elles étaient allées se raréfiant jusqu'à disparaître tout à fait au fur et à mesure que ces relations charnelles et malades [...] avait place à la flamme d'une amitié haute et pure. [...] En passant des années le grimoire laissé par Vinteuil, en établissant la lecture certaine de ces hiéroglyphes inconnus, l'amie de Mlle Vinteuil eut la consolation d'assurer au musicien dont elle avait assombri les dernières années, une gloire immortelle et compensatrice. »

s'arrêter, de s'immobiliser dans une vue ironique et extérieure des choses³¹ ». Pourtant, cet éloge n'empêche nullement la sévérité : « ce fou savait bien, malgré tout, qu'il était la proie d'une folie et jouait tout de même, dans ces moments-là, puisqu'il savait bien que celui qui le battait n'était pas plus méchant que le petit garçon qui dans les jeux est désigné au sort pour faire le "Prussien" [...] »³². L'atroce comédie du sado-masochisme est mesuré à l'aune d'un pur enfantillage. Comment, estime Proust, peut-on être à ce point dupe de sa fantasmagorie ? Comment peut-on à la fois savoir et ne pas savoir, faire comme si on ne savait pas ? « Au fond de tout cela il y avait chez M. de Charlus tout un rêve de virilité, attesté au besoin par des actes brutaux, [...] qui décorait son imagination moyenâgeuse³³ ». Le baron croit en la virilité comme valeur ; c'est cette abstraction qu'il veut rejoindre. Il croit l'atteindre par la médiation d'un petit théâtre de la cruauté, auquel il verse l'inutile tribut de sa souffrance.

Dans *La Recherche*, l'hétérosexuel qui se damne n'a pas besoin d'en appeler à un idéal. Dans une femme, jamais il ne cherche la femme ; il s'abandonne à l'épreuve de la jouissance non symbolisable ; il consent à l'horreur qui fascine par-delà le bien et le mal. N'est-ce pas parce qu'au rebours de ce que croit volontiers une certaine mythologie, la jouissance expérimentée et consentie pour elle-même est un plaisir de dominant ? Seul le maître, assuré de sa maîtrise par de solides étayages sociaux, peut risquer l'aventure du « lâcher tout » de la jouissance. On ne peut en effet hasarder que ce dont on dispose : il arrive parfois que l'identité sociale, le privilège soient tellement assurés qu'ils cessent alors d'être tenus pour enviables. Aussi est-ce par-delà de l'emprise des normes sociales que le héros de Proust, ce personnage masculin, riche et cultivé, cherche à trouver les sources d'une intensité érotique qu'il pourrait nommer, avec une petite satisfaction d'amour-propre, la vraie vie. En revanche, il y aurait une intéressante (et paradoxale) étude à mener sur le « devenir vertueux » des homosexualités proustiennes. Pour Elisabeth Ladenson³⁴, Gomorrhe s'enracine dans la relation d'amour passionnée entre mère et fille, amour intense mais chaste, dont les lettres de Mme de Sévigné offrent le modèle littéraire. Françoise, quant à elle, rend hommage à la bonté des riches homosexuels envers leurs protégés, bien qu'elle soit à la fois pleine de préjugés moraux et sans aucune illusion sur la nature réelle de leurs rapports³⁵. Et lorsque Morel poursuit le baron de sa haine vengeresse, c'est la vertu, et non le vice, qu'il accable et veut châtier³⁶.

Conclusion

Au terme de cette étude, il n'est pas sûr que nous ayons beaucoup appris sur l'hétérosexualité. En revanche, il semble que nous sachions un peu mieux le type d'usage que Proust pouvait faire de cette notion. Le romancier et ses personnages partagent le même et double refus de « naturaliser » et de « sacraliser » l'hétérosexualité, comme si Proust avait pressenti que, pour vivre une telle relation, il fallait s'interdire de la penser comme un fait de nature ou comme une norme sociale. Une fois écarté ce double risque de réduction, le roman pénètre dans le territoire des expériences, des discours ou des représentations hétérosexuels. La rencontre avec le sexe opposé reste liée à une traversée de la peur, un contact avec l'abjection, à l'ambition aussi de se constituer un savoir sur les régions les plus obscures de la vie psychique. C'est sans doute une vision bien « romantique » de l'hétérosexualité que de la concevoir comme

³¹ *Le Temps retrouvé*, RTP, IV, 410.

³² *Ibid.*, p. 417. La comparaison est particulièrement savoureuse. D'une part, le baron, lié à toute l'aristocratie européenne, est germanophile, donc défaitiste, et stigmatisé comme tel par les feuilles de chou patriotes. D'autre part, la référence au « Prussien » montre toute la différence qui sépare le faire semblant, le petit théâtre privé, de la grande scène historique où la guerre, c'est-à-dire la barbarie réelle et non jouée, se donne libre cours.

³³ *Id.*, p. 419.

³⁴ Proust lesbien, ouvrage cité, chapitre V, pp 129-151.

³⁵ *Le Temps retrouvé*, RTP, IV, 278-279.

³⁶ *Le Temps retrouvé*, RTP, IV, 346.

un poison qu'on ne peut s'empêcher de s'inoculer ; car elle donne la double et paradoxale impression d'être en prise avec la vie sans jamais être toutefois capable de l'éclairer.

Il y a plus étrange encore. L'homme Proust, on le sait, était homosexuel. *La Recherche* manifeste pourtant le refus exemplaire chez un écrivain de plaider en faveur de ce qu'il était. Gide fut incontestablement plus courageux – lui qui, en son nom propre, prit la défense de l'homosexualité contre le mépris et l'ignominie où elle était tenue. Et ce n'est pourtant pas faire injure à Gide que de constater que son œuvre aujourd'hui fascine moins que celle de Proust. La littérature est-elle donc liée à l'ambiguïté, à la mauvaise foi, à la dissimulation, voire à la haine de soi ? Le fait est que Proust ne semble pas avoir tenu suffisamment à ce qu'il était pour prendre la peine de le défendre. Et si c'était là justement que résidait le secret de la création littéraire ? Elle défait le parti pris pour la cohérence dans les comportements, les identités et les idées. Elle se nourrit de la contradiction ; elle montre comment la vie parvient à se développer en dehors de tout bon sens, dans un perpétuel défi aux lois de la rationalité, qui voudraient justement qu'un homosexuel ne comprît rien à l'hétérosexualité, qu'il en offrît une vision caricaturale et réductrice, – idée à laquelle *La Recherche* apporte le plus beau, et peut-être le plus convaincant des démentis.